
Il y a quelques jours dans un des salons les plus brillants de Paris, quelques hommes de grand talent et de grand esprit se trouvaient groupés autour de la maîtresse de maison. Parmi eux, M. le duc de Broglie, aussi remarquable comme causeur que comme orateur et écrivain ; M. Boissier, membre de l'Académie Française, un de nos lettrés les plus disert et les plus fins ; M. Laugel, secrétaire des commandements de Mgr le duc d'Aumale ; MM. Caco, Mézières et Cherbuliez. Je vous laisse à penser si la conversation était intéressante et si j'écoutais de mes deux oreilles, essayant de placer les moindres paroles dans la gibecière de ma mémoire, comme eût dit Rabelais. On parlait de choses et d'autres, et je pensais, à part moi, qu'en dépit du télégraphe, du club, du téléphone, et du suffrage universel, la causerie ne meurt pas en France.

Chemin faisant, on vint à parler de Victor Hugo.—Il a dit un bien joli mot, fit M. Boissier. Hier, il vint par hasard à l'Académie Française, et comme on n'est plus habitué à le voir souvent, on lui fait une petite ovation. Un de mes confrères s'approche, lui demande en souriant s'il s'est aperçu de cet accueil si chaleureux ; et lui de répondre : " Mon cher ami, on a beau être sourd, on entend toujours ces choses-là." Délicieux, dit madame Buloz ; savez-vous le mot de Pailleron avant sa réception à l'Académie Française ?—Non, madame, et nous vous supplions de le conter, car quand vous traduisez la pensée d'un autre, vous vous en acquittez si bien que vous devenez sa collaboration."—" Hé bien ! le mot est déjà vieux, mais tant pis je me risque. Eh